



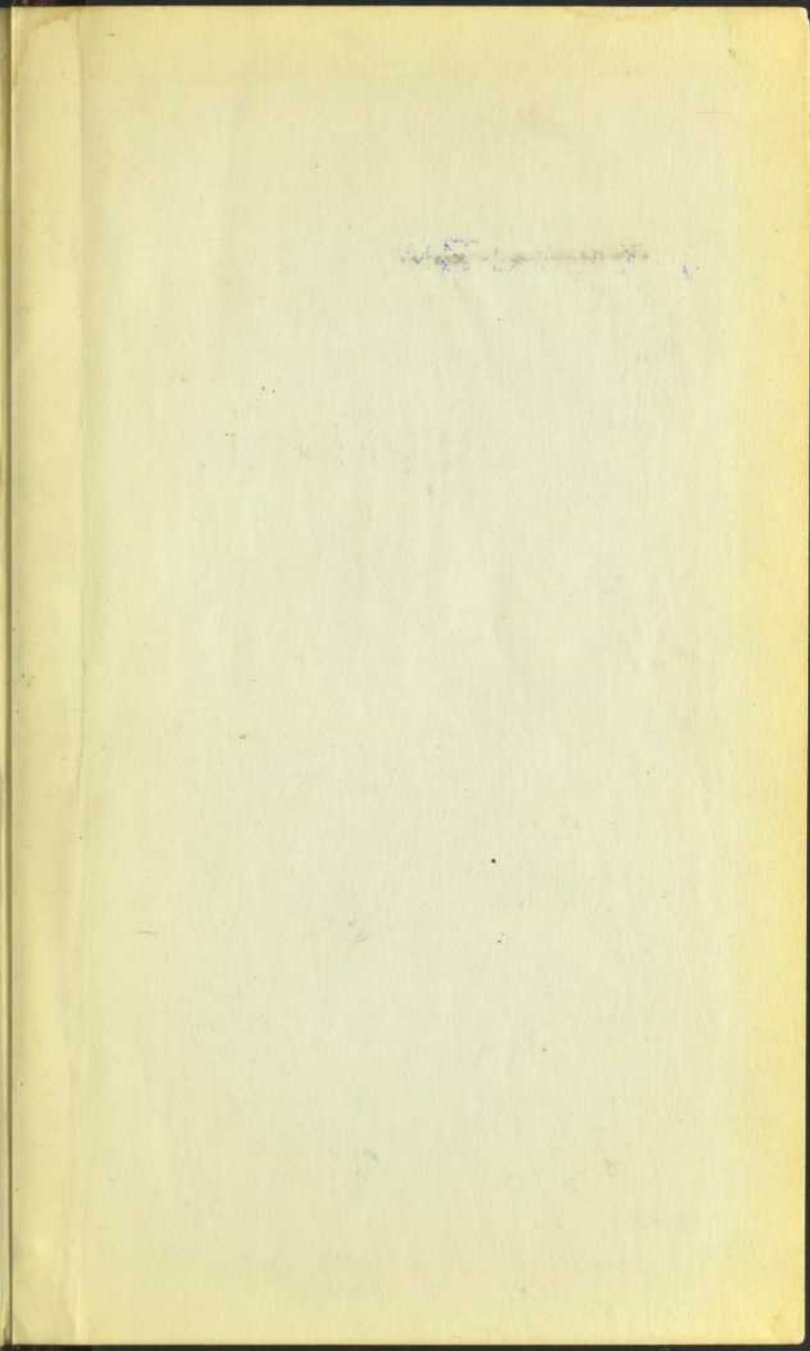
0209714  
fi

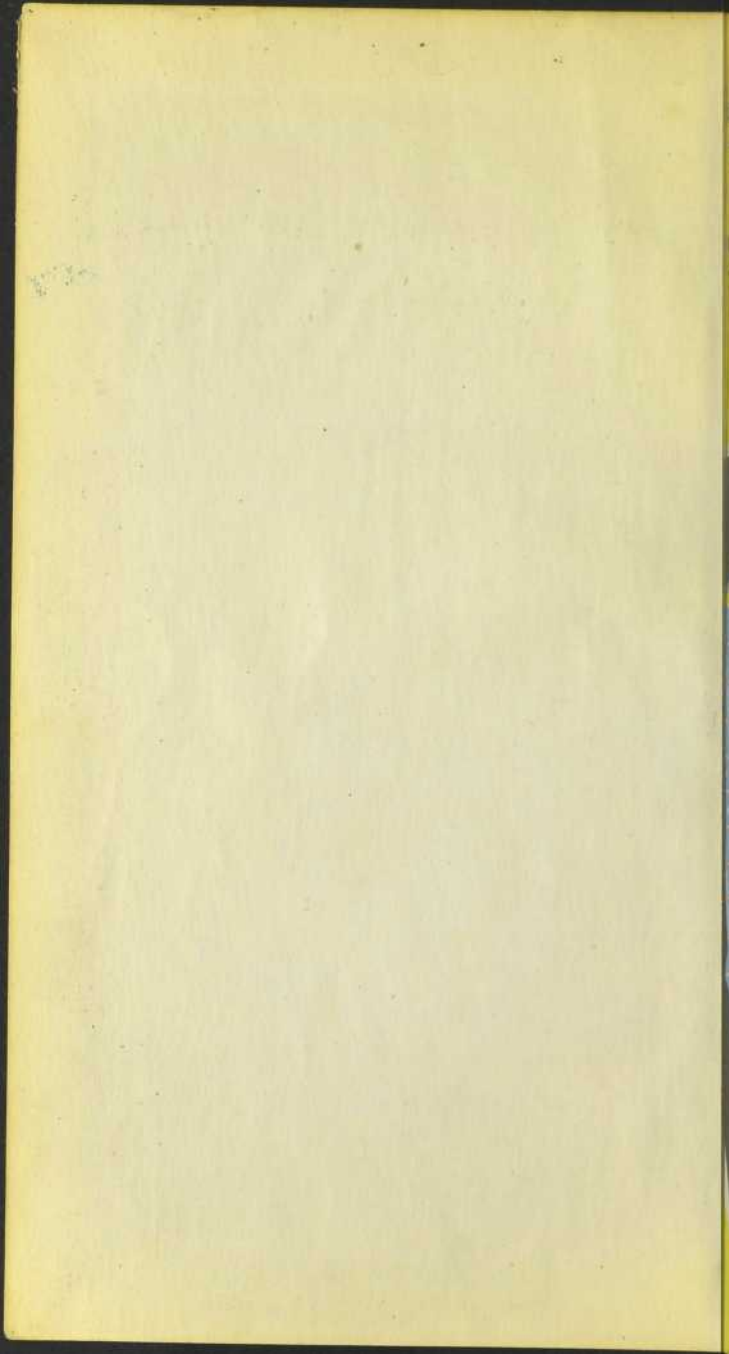
J-GATINEAU J-CV



Bibliothèque Nationale du Québec

3-3-1-31M-5-48-9594



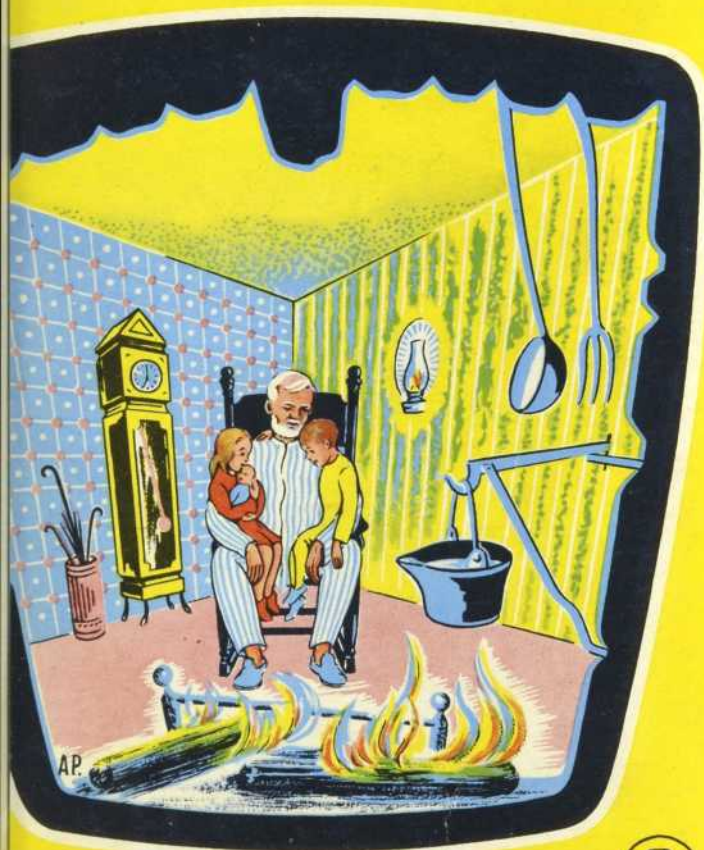


Les Contes du  
**Grand-Père Sept-Heures**

# Fin Voleur de Valenciennes

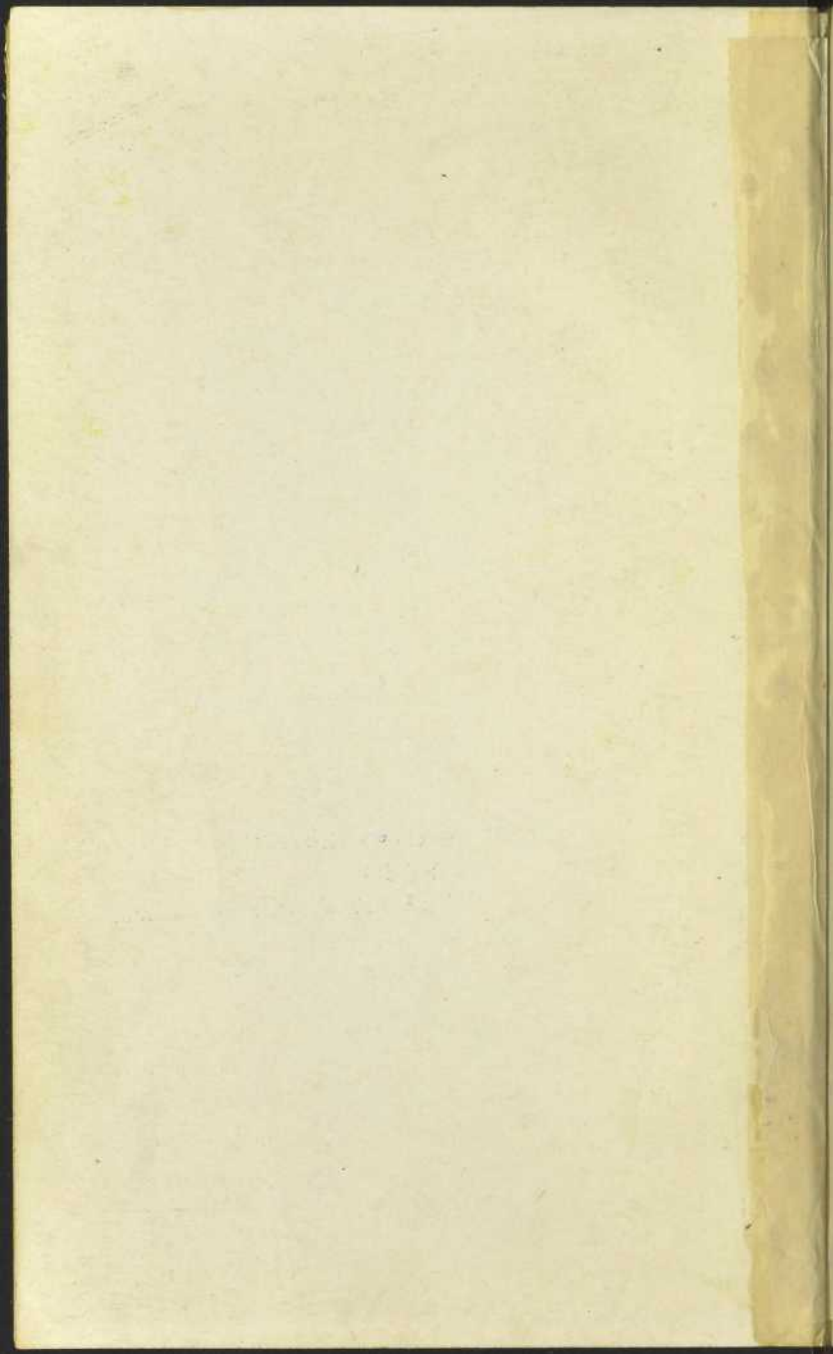
MARIUS BARBEAU

Illustrations d'ARTHUR PRICE



CHANTECLER

2



~~J.IGAT~~  
~~J.IGAT~~  
6  
J-CK

LE FIN VOLEUR DE  
VALENCIENNES

RETIRÉ DE LA COLLECTION  
DE LA  
BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE DE MONTRÉAL

BIBLIOTHÈQUE  
DE  
MONTREAL

À HÉLÈNE PRICE

*ma petite-fille*

Pz.  
24.1  
B3 Fi  
Ts

275255

UNIVERSITY OF TORONTO  
30  
JAN 19 1968

## Le Fin Voleur de Valenciennes



Il y avait une fois, à Paris, un grand voleur qui passait pour honnête homme. Maçon de son métier, il rêvait d'être architecte et de se construire un beau château, à côté de celui du roi. Mais pour avoir un château, il faut de la richesse et, pour devenir riche, connaître le tour du bâton. Il décida donc de pratiquer la rapine et d'arrondir vite son magot.

Dans sa boutique, il employait des compagnons et apprentis; dans ses champs, au temps des semences et de la récolte, il occupait nombre de serviteurs. Pour recouvrir sa maison de bardeaux, un printemps, il avait engagé des maîtres-couvreurs et des cloutiers. Mais c'est en vain qu'il recherchait partout quelqu'un qui pourrait l'aider à piller le trésor du roi. Personne ne lui semblait assez rusé. S'il connaissait la réputation du fin voleur de Valenciennes et enviait ses prouesses, il n'avait encore ja-

mais eu la bonne fortune de le rencontrer. Mais un jour, après la grand'messe, devant l'église, il vit quelqu'un s'approcher d'un bourgeois et lui enlever d'un tournemain sa montre et ses bijoux. Il n'aurait pas pu lui-même en faire autant, d'une main aussi preste. Il chercha donc à rejoindre le voleur, mais en vain: un fin voleur ne laisse pas sa carte de visite. Désappointé, il revint chez lui en pensant:

— Le fin voleur de Valenciennes est peut-être plus rusé que moi.

Le lendemain midi, le grand voleur de Paris ordonne à ses couvreurs de descendre au réfectoire, et lui-même s'en va déjeuner dans sa propre salle à manger. Pendant le déjeuner, il entend des coups de marteau sur le toit.

— Les couvreurs ne sont-ils pas tous à leur repas? demande-t-il à une servante.

— Pourtant, répond la servante, les voici tous à table, du premier au dernier.

— Voilà qui est étonnant, reprend le maître. Y a-t-il donc un ouvrier si travaillant qu'il ne s'arrête pas même pour déjeuner? Servante, va lui dire, à cet homme rare, de venir ici. Je veux lui parler, à l'instant.

Sans se faire prier, le couvreur dépose son marteau et se présente au maître. Debout dans l'embrasure de la porte, il étend ses longues mains sur le cadre.

— Etranger, dit le maître, reconnaissant le voleur de la montre et des bijoux, par quelle aventure es-tu à mon emploi ?

— Je suis bon à toutes sortes de besognes, reprend l'étranger.

— Tu dois l'être. Mais je vois, à la blancheur de tes mains, que tu ne pratiques pas d'ordinaire le métier de couvreur.

— Ce métier, dit l'étranger, est honnête, mais guère profitable. Il me sert à garder mon secret.

— Entre, dit le maître, et ferme la porte. Nous nous entendrons mieux.

— Si, aujourd'hui, je suis couvreur, reprend l'étranger, c'est par pure manœuvre.

Le grand voleur de Paris, à ces paroles, met une main sur sa bourse et l'autre sur sa montre.

— Pourquoi cette méfiance entre gens de même profession ? demande l'étranger.

— Fin voleur de Valenciennes, dit le voleur de Paris, je te reconnais. Hier, devant l'église, tu en faisais de bonnes.

— Voleur de Paris, j'ai eu vent de tes prouesses. Tu es, paraît-il, sans pareil. Je tenais à faire ta connaissance.

Assieds-toi à ma table et commençons par déjeuner ! Après, nous causerons.

Pendant le déjeuner, entre les plats, les deux voleurs devisent :

— Tous les métiers, dit l'un, ne sont pas profitables. Certains métiers permettent à peine au commun de gagner sa vie.

— Ne s'en contentent que les ouvriers bornés qui ne connaissent pas mieux, dit l'autre.

— Mieux vaut la rapine. Elle mène aux richesses, puis aux honneurs.

— Pour réussir, il faut y aller hardiment. La maxime est : Tout ou rien !

— Mon ami, à qui le dis-tu ! reprend le grand voleur de Paris. Nul, dans cette ville, n'y a mieux réussi que moi. J'ai fait mon magot. Vois ma boutique ! Les affaires y sont bonnes. La récolte, aux champs, est sans pareille. Mais, malgré tout ça, je ne puis atteindre mon but.

— Ni moi, dit le fin voleur de Valenciennes. Quelle est ton ambition ? Moi, je

ne veux rien de moins que piller le trésor du roi et épouser la princesse.

— Tout comme moi ! s'écrie le grand voleur de Paris. Nous sommes mordus de la même ambition. Je songe, moi aussi, au trésor du roi, qui est caché dans une tour de pierre, sans fenêtre, sans issue sauf la porte de fer dont le roi seul garde la clef.

— Mais, dit le voleur de Paris, je connais le secret de ce trésor.

— Comment ! répond son convive, et tu n'en as pas profité ?

— Non, pas encore; mais j'en profiterai bientôt, je l'espère, si tu acceptes mes conditions.

— Tes conditions ! Quelles conditions ?

— D'entrer en société avec moi.

— Il te faut donc un complice ?

— Il me faut un complice. Seul, je ne puis pénétrer dans la tour du trésor.

— Tu connais donc le moyen d'y pénétrer sans avoir la clef ?

— Oui. J'étais apprenti-maçon au service de l'architecte du roi, qui construisit la tour et qui y laissa une pierre tournante. Mais le roi, une fois la tour achevée, mit l'architecte à mort. Moi qui connais la

pierre, je ne puis seul la tourner; elle est trop lourde.

— Grand voleur de Paris, sois tranquille ! Nous serons comme des frères. A nous deux, nous tournerons la pierre. Puis nous partagerons les profits et les pertes.

— Pour réussir, dit le grand voleur de Paris, il faut être deux. Je serai le guide et tu exécuteras mes ordres.

— Accepté ! répond le fin voleur de Valenciennes. Mais prouve-moi d'abord que tu es aussi grand voleur qu'on le dit.

— Comment le prouver ?

— Ce soir, nous irons à la maraude. Cette fois, je donnerai les ordres et tu obéiras. Ensuite, ce sera ton tour de me donner des ordres.

— J'accepte !

A la tombée de la nuit, les deux copains partent en secret et vont ensemble dans les pâturages du roi. Trois taureaux semblent garder le troupeau.

— Demain matin, dit le fin voleur de Valenciennes, je veux manger de la viande fraîche. Rapporte-moi une taure de trois ans sur ton dos, et fais boucherie sans que personne n'en aît connaissance.

Pendant que le fin voleur de Valenciennes attend à la clôture, son complice contourne le troupeau, se glisse à l'arrière, assomme une belle taure d'un coup de hachette, la saigne et l'apporte sur son dos au fournil. Il la pèle, la débite, la met au saloir et, lorsque tout est en ordre, il va se coucher. Ce diable-là sait tout faire. Lorsque le voleur de Valenciennes est fatigué d'attendre à la clôture, il va se coucher dans le fenil. Le lendemain matin, le grand voleur de Paris lui fait servir de la viande fraîche à déjeuner.

— Tu es aussi grand voleur qu'on le dit, déclare le voleur de Valenciennes. Donc à ce soir la grosse besogne: au trésor du roi!

\* \* \*

Le soir arrivé, les complices se munissent d'outils et de deux sacs vides. À l'aide des ténèbres, ils se faufilent près du château du roi, jusqu'à la tour du trésor.

— Moi qui suis maçon, je m'occuperai de la pierre tournante, dit le grand voleur de Paris au fin voleur de Valenciennes. Toi, tu monteras la garde. Si quelqu'un

approche, siffle ! Nous nous coucherons par terre, comme de simples chemineaux. Si je t'appelle, viens à mon aide.

Le fin voleur, peu après, répond à l'appel du grand voleur et l'aide à tourner la pierre, qui est lourde.

— Laisse-moi entrer le premier, dit le fin voleur de Valenciennes. Dès que j'aurai rempli les sacs, je te les donnerai. Demain, ce sera à toi d'aller les remplir.

Pendant que le voleur de Valenciennes est dans la tour, le voleur de Paris monte la garde; il attend avec impatience le retour de son complice, qui ne manque pas de revenir avec les sacs remplis d'écus.

— L'affaire est bonne, se dirent les voleurs, en remplaçant la pierre. C'est comme ça qu'on s'y prend pour dépouiller un roi, mais il est bon de battre le fer quand il est chaud. Revenons demain soir, avant qu'on ait vent de notre affaire.

Le roi avait l'habitude, chaque jour, de se rendre à son trésor, d'y déposer les écus des impôts, ou d'y prélever les deniers de la dépense. Le lendemain, il s'aperçoit qu'un coffre a été brisé et qu'on a fait main basse sur des sacs de monnaie d'or. Mystifié, il

court trouver son devin, un vieux philosophe, et lui dit :

— Un voleur est entré dans la tour et il en est reparti avec son poids d'or. Comment m'y prendre pour le châtier de son crime et prévenir son retour ?

— Sire, quelqu'un à part de vous a donc la clef de la tour.

— Nul autre que moi n'a la clef, répond le roi. Il n'y a, dans tout le royaume, ni clef ni serrure de la tour que celles-ci. Pour plus de sûreté, j'ai mis à mort le serrurier qui les a forgées.

— Comment donc a-t-on pu, sans la clef, pénétrer dans votre trésor ?

Et le devin se met à réfléchir : L'architecte qui a construit la tour a dû laisser une pierre tournante. C'est sans doute lui qui, la nuit dernière, a pillé votre trésor.

— Devin, à quoi sert ta sagesse, si tu n'en sais pas plus long que moi. Mon architecte ne peut être le voleur ; je l'ai, lui aussi, mis à mort.

— Je ne vois qu'un moyen de découvrir la pierre tournante.

— Quel moyen ?

— Retirer de la tour toutes vos richesses

et remplacer l'or par des fagots secs, y mettre le feu et voir si la fumée sort par quelque secret passage.

Le roi fait, aussitôt, transporter son or au château et placer dans la tour de la paille et du bois sec. Il y met le feu, puis ferme la porte et guette, du dehors, par où la fumée peut bien sortir. Elle sort tout autour d'une grosse pierre près du sol. Il touche la pierre et elle branle; mais il ne peut à lui seul la tourner. Son devin, à qui il fait part de sa découverte lui dit:

— Puisque seul, vous n'avez pas pu tourner la pierre, c'est qu'il y a au moins deux voleurs. Ces voleurs, fiers de leur premier succès, ne manqueront pas, ce soir, de revenir tourner la pierre. Mettez donc, en face de l'ouverture par où ils se glissent dans la tour, un sabre à marchette. Peut-être n'auront-ils pas la prudence de regarder, avant d'entrer. Et clic ! le sabre fera tomber la tête au premier qui entre.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Le roi installe, dans la tour, un sabre à marchette, puis se retire au château.

Les voleurs, le soir même, retournent au trésor avec deux sacs vides. Le fin voleur

de Valenciennes, sachant qu'il est dangereux de revenir une seconde fois sur la scène d'un premier vol, dit à son complice :

— C'est maintenant ton tour de remplir les sacs. Moi, je monterai la garde.

Le voleur de Paris, dont le courage est plus grand que la finesse, se précipite tête en avant dans l'ouverture. Clic ! le sabre se déclenche et s'abat pesamment sur son cou. Sa tête roule par terre.

Comme le pillard tarde à revenir avec les sacs, son complice va à sa recherche, dans la tour. Le fin voleur trouve à terre la tête du grand voleur, séparée du tronc. Il la prend dans ses mains et la jette dehors. Après avoir rempli les sacs d'écus d'or, il abandonne le corps dans la tour et va lancer la tête à la rivière. Puis il rapporte ses sacs à la maison du grand voleur de Paris.

— Madame, dit-il à la veuve de son complice, je dois vous apprendre une triste nouvelle. L'art que pratiquait en secret votre mari, pour être lucratif, n'est pas sans danger.

— Quelle mauvaise nouvelle allez-vous m'apprendre ? s'écrie la femme, en pleurant. Où avez-vous laissé mon mari ?

— Cette nuit, il s'est fait décapiter par le sabre à marchette du roi. Il ne m'a pas été possible de retirer son corps du souterrain où il s'était engagé. Tout au plus ai-je pu faire disparaître sa tête. Il ne sera pas reconnu et vous vous sauverez des poursuites de la justice.

— Ah, monsieur ! dit la veuve, je l'ai toujours prêché. Il avait du courage, mais il manquait de prudence.

— Madame, vous n'avez jamais dit plus vrai. On ne s'attaque pas impunément au roi. Aussi faudra-t-il beaucoup de finesse pour dépister ses émissaires. A deux peut-être y réussirons-nous. Mettons-nous de société. Puisque vous êtes veuve, prenez-moi pour mari. Si vous voulez un mari qui n'est pas novice dans son art, vous ne perdrez pas au troc.

Le fin voleur de Valenciennes a vite fait de consoler la veuve et de remplacer son mari.

Lorsque le roi, le lendemain, retourna à son trésor, il crut tenir le voleur, mais il fut désappointé de trouver un corps sans tête. Impossible de reconnaître le voleur. Il alla de nouveau consulter son devin qui, passant

et repassant la main sur sa longue barbe blanche, lui dit :

— Le voleur avait un complice, qui a rapporté sa tête. Pour découvrir le voleur et son complice, il n'y a qu'un moyen. Faites attacher le cadavre à un chariot et envoyez vos valets traîner ce chariot dans toutes les rues de la ville. Si le voleur était marié, sa femme et ses enfants, qui attendent son retour, reconnaîtront la dépouille; ils se mettront à gémir et à pleurer. La maison qu'ils habitent est celle du voleur qui a pillé votre trésor. Il ne vous restera plus qu'à y prendre l'or qui vous appartient.

Les valets du roi, à la tombée du jour, parcouraient encore les rues de la ville avec le chariot qui traînait ce cadavre décapité, en prêtant l'oreille à tous les bruits, mais sans entendre de pleurs. Tout à coup, dans un cul-de-sac, ils entendirent un cri de femme. Des voix d'enfants en pleurs les attirèrent. Aussi entrèrent-ils à la boutique. L'artisan qui s'y rasait, pour les détourner de la bonne piste où ils venaient de s'engager, s'était justement fait avec son rasoir une entaille à la joue; il saignait. La femme, dans la cuisine, criait à tue-tête :

— Ah, mon pauvre mari !

Et les enfants, autour d'elle, pleuraient :

— Ah, notre pauvre père !

L'homme au rasoir, cherchant à étancher son sang, parlait de son mieux, prétendant ainsi rassurer sa famille :

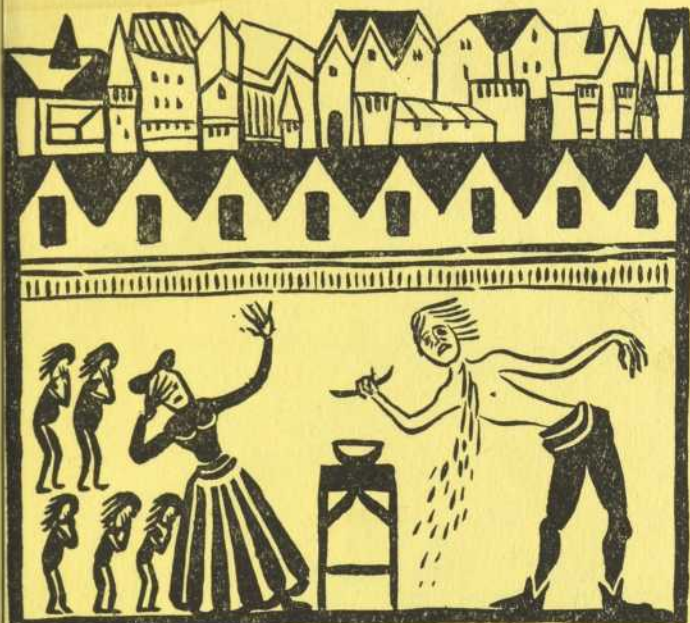
— Pauvre femme et mes enfants, ne pleurez pas tant ! Ma blessure n'est pas profonde. Sûrement j'en reviendrai.

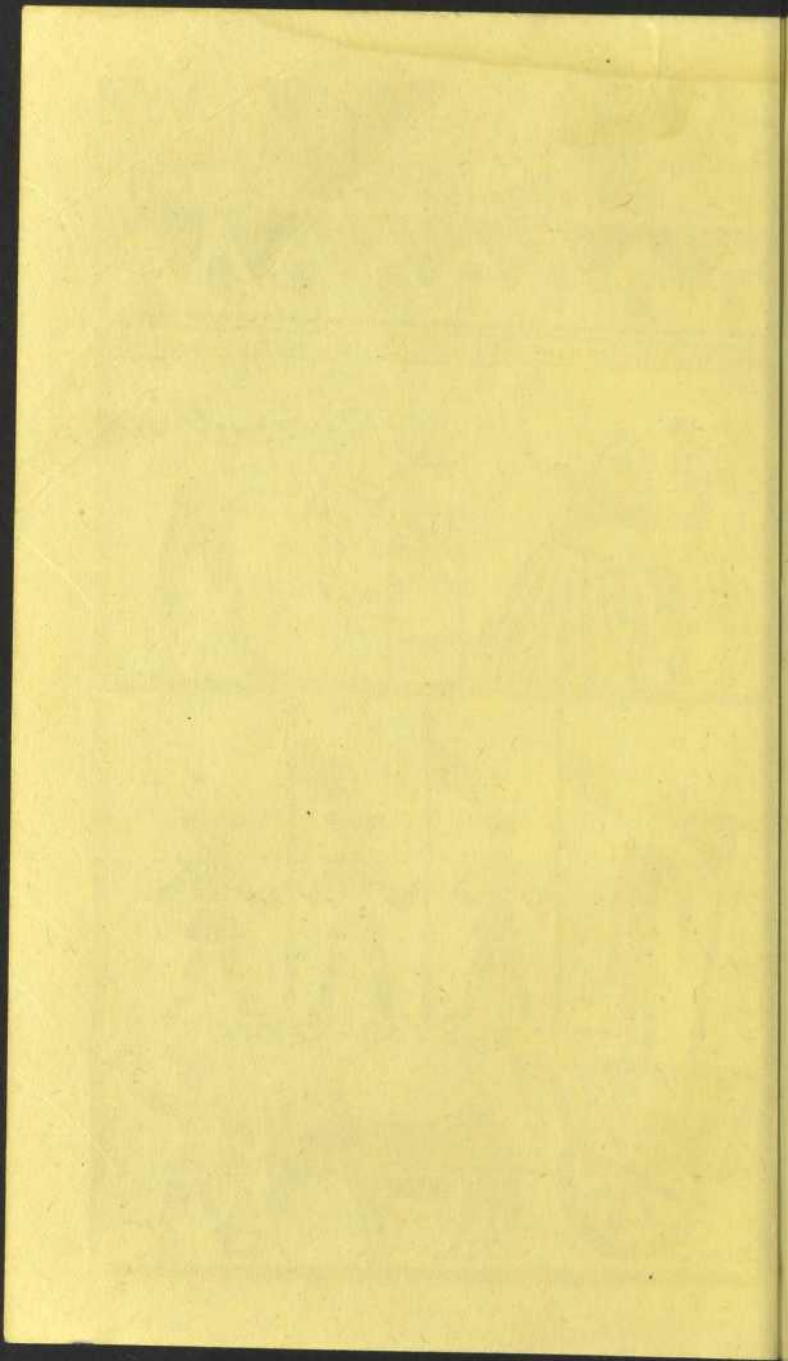
Le fin voleur de Valenciennes, en se coupant par exprès, avait sauvé la femme et les enfants de son mari, aussi sa propre peau.

Les valets déçus, sortirent au plus tôt en s'excusant de leur erreur et continuèrent à traîner le chariot par les rues qu'il leur restait encore à parcourir. Ils revinrent au château sans mieux découvrir la demeure du voleur et le roi. Ils lui racontèrent leur journée, mais il n'attacha guère plus qu'eux d'importance aux cris et aux pleurs entendus, à la tombée du jour, dans le cul-de-sac.

Bien désappointé, le roi congédia son devin et le remplaça, auprès de lui, par trois vieux philosophes dont il prisait les avis.

Les philosophes furent d'avis qu'il était opportun de changer de tactique dans la





recherche du fin voleur qui se jouait ainsi du roi. En passant et repassant la main sur leurs longues barbes, ils opinèrent :

— Sire, les voleurs qui ont pillé votre trésor ne sont pas du commun. Même s'il n'en reste qu'un, il faut user de finesse pour l'attraper. N'en doutez pas, c'est le plus fin des deux qui survit. Il ne manquera pas de vous donner encore de ses nouvelles.

— Comment s'y prendre pour mettre la main sur ce fin voleur ? demande le roi.

— Nous ne voyons que trois moyens pour le prendre au piège : le premier est celui de la main basse.

Le roi, qui ne connaît rien aux moyens des philosophes, est prêt à suivre leur conseil. Ce conseil est de donner, au château, un grand banquet, d'y inviter tous les gens de la ville et de mettre de l'or à leur portée. Le fin voleur ne manquera pas aussi belle occasion de se faufiler parmi les honnêtes gens et de se laisser prendre à faire main basse sur les écus d'or.

— Où déposer ces écus d'or et sous quelle surveillance ? demanda le roi.

— Sire, remettez-vous-en à nous pour la main basse.

— Et de un ! dit le roi, s'en remettant à eux.

D'après le plan des philosophes, le roi fit battre un ban pour annoncer que, le soir même, les gens de la ville étaient invités à un banquet; ce banquet finirait par un bal.

Il n'arrivait guère au roi de dépenser son bien en banquets et en bals. Aussi les gens de la ville en profitèrent-ils pour se porter en grand nombre au château. Parmi eux se trouvait le fin voleur de Valenciennes, qui ne manquait jamais une occasion de pratiquer son art.

Tout comme le commun, le fin voleur remarqua les pièces d'or que les philosophes avaient semées ici et là, sur le parquet. Mais, moins que les autres, il en fut surpris. Les trois sentinelles postées ne le distinguèrent donc pas de l'ordinaire. Ils ne refusèrent pas même de le laisser sortir lorsque, après avoir tranché de son couteau sa semelle, il leur demanda congé, afin de se rendre chez le cordonnier, pour le raccommodage de sa semelle.

Le voleur, une fois sorti, courut chez un cordonnier et, frappant à la porte, lui dit :

— Cordonnier, bon cordonnier, ouvre-moi ta porte !

— Ma journée est faite, répond le cordonnier, je n'ouvre pas ma porte.

— Je t'en prie, insiste l'autre. Il m'est arrivé une grande malchance. J'allais au bal que donne le roi et j'ai, sur un caillou pointu, déchiré ma semelle.

Le cordonnier ouvre sa porte et examine la semelle :

— Mon ami, vous parlez d'un caillou tranchant !

— Comme une lame.

— Il faudrait remplacer la semelle; ça demanderait du temps.

— Faut pas, faut pas, bon cordonnier ! vaut mieux prendre du brai noir.

— Pour du brai, répond le cordonnier, j'en ai du frais et du parfait.

— Avec quelques points et beaucoup de brai, je devrais m'en tirer.

— Pendant que le cordonnier fait quelques points à la semelle et y applique du brai frais, le fin voleur vole la moitié du brai, le brai parfait, et reprenant sa chaussure, il se hâte de partir, sans même se rechausser.

Rendu à la porte du château, le voleur

enduit de brai parfait sa semelle. Se chaussant, il entre à pas carrés dans la grande salle, où les danseurs tournent, en jetant des œillades d'envie sur les pièces d'or, qui reluisent encore toutes sur le plancher. Personne n'ose se baisser pour les ramasser, puisqu'elles doivent appartenir au roi qui étale ainsi sa richesse. Mais le fin voleur, en dansant, pose les pieds sur les écus, qui restent collés au brai. Puis, changeant de danseuse et repliant la jambe en tapinois, il retira les écus, sans que les sentinelles remarquent son stratagème.

À la fin de la soirée, les écus avaient tous disparus et les sentinelles, bernées, ne savaient que dire aux philosophes. Ceux-ci ne cessaient, en réfléchissant, de passer et de repasser la main sur leurs longues barbes blanches.

— Jamais, disaient-ils au roi, nous n'avons connu son pareil.

— Nous avons essayé votre premier moyen, qui n'a rien donné, dit le roi, irrité.

— Sire le roi, il nous reste encore deux moyens, les meilleurs.

— Usez-en bien, dit le roi; il y va de vos têtes.

Le roi, pour se conformer une deuxième fois à l'avis de ses philosophes, lance une nouvelle invitation aux gens de la ville pour un réveillon de minuit, le lendemain, dans la grande salle du château.

Les invités, enchantés de la danse de la veille, reviennent en grand nombre. Le fin voleur se glisse parmi eux, sans qu'on puisse le reconnaître. Tard dans la veillée, les philosophes disent au roi, qui commence à bâiller :

— Sire le roi, il se fait tard. Les invités, à cette heure, ne peuvent sans branle-bas retourner chez eux. Non seulement le couvre-feu est sonné, mais l'heure de minuit. Vaut mieux prier les danseurs de retarder leur départ jusqu'à l'aurore.

— Où les faire coucher ? demande le roi, qui n'a pas assez de chambres pour tout ce monde.

— Sire, ne vous mettez pas en peine. Les gens du commun peuvent dormir où ils se trouvent, sur les bancs où sur le parquet.

— Pour du parquet, dit le roi, il n'en manque point. Priez mes invités de s'y installer à leur aise. Mais qu'ils se gardent bien du

parquet de ma chambre. A mon âge, j'ai le sommeil léger.

— Bien entendu, répondent les philosophes. Nous vous ferons observer qu'il y a aussi la chambre de votre fille, la princesse.

— Ah, la princesse ! dit le roi, qui avait oublié sa fille.

— C'est par là que nous voulons attraper le fin voleur. Il pourrait bien, cette fois, se laisser prendre au piège.

— Quel piège ? demande le roi.

— Celui de la peinture rouge. Une fois qu'on est marqué de cette peinture au front, impossible d'effacer la marque, dût-on vivre cent ans.

— Mais comment marquer le voleur ?

— Avertissez vos invités de ne pas pénétrer, la nuit, dans la chambre de la princesse. Ce serait lui faire insulte. Le voleur, s'il est ici, sera si frappé de cet avertissement qu'il pénétrera dans la chambre de la princesse.

— Comment, il aurait l'audace de lui faire cette insulte ! s'écrie le roi.

— Sire, il est plus important de châtier que de prévenir. Par raison d'État, il faut

marquer le voleur d'une croix rouge au front. Il sera alors possible de le reconnaître.

— D'accord ! dit le roi. Moi qui suis dépositaire du petit pot de peinture magique, je vas le remettre à ma princesse. Elle en fera merveilleux usage.

— Cette fois, nous tenons le voleur, disent les philosophes, en continuant de passer et de repasser la main sur leurs longues barbes blanches.



Belle comme un astre, la princesse se retire dans sa chambre et, sans fermer la porte, se met au lit. Son lit est recouvert d'un ciel formé de draperies.

Les gens, qui la regardent du coin de l'œil, chuchotent entre eux :

— Vois sa belle chevelure, à la lueur de sa chandelle ! Elle reluit comme l'or.

— Vois ses épaules ! Elles sont blanches comme l'ivoire.

— Jamais nous n'avons vu rien de pareil, nous qui sommes habitués à dormir sur des sacs de sel.

Le fin voleur de Valenciennes cherche

un coin confortable faisant face à la chambre de la princesse. Il se dit :

— Moi, je ne suis pas habitué à dormir sur le plancher, mieux vaut un bon lit ! Je vas demander à la princesse de me donner le sien.

Aussitôt que les gens sont endormis, le voleur part sur la pointe des pieds et entre dans la chambre de la princesse.

— Princesse, chuchote-t-il, c'est la coutume des galants, dans mon pays, de chanter à la fenêtre de leur belle, à minuit. Moi, je cherche votre fenêtre.

— Malappris, répond la princesse, il me semble que vous ne vous êtes pas arrêté à ma fenêtre.

— Pourquoi m'y arrêter, moi qui suis venu de bien loin pour vous rendre hommage.

— Me rendre hommage, si tard dans la nuit ? En voilà un beau prétexte !

— J'ai grand'hâte, princesse, de vous répéter tout le bien qu'on dit de vous dans mon pays.

— Dans votre pays, on dit du bien de moi ! Quel pays ?

— A Valenciennes, belle princesse !

— On parle de moi, à Valenciennes !  
Approchez, que je vous fasse mes compliments.

Comme le voleur approche, elle lui marque le front de peinture rouge de deux coups de pinceau. Après avoir reçu les compliments de la belle, il va se recoucher sur le parquet.

Un fin voleur ne sommeille que d'un œil. Réveillé à l'aurore, il se regarde dans la glace en patte d'oie suspendue tout près de la porte de la princesse et aperçoit, sur son front, une croix rouge. Il tente, mais en vain, de l'effacer.

— Me voilà bien arrangé.

Mais il n'est jamais pris au dépourvu. Sur la pointe des pieds il retourne à la chambre interdite et, comme la princesse est endormie, il cherche tout autour du lit et trouve le petit pot de peinture. Il s'en empare et va, dans la grande salle, marquer au front nombre de dormeurs. A quelques-uns il pose une croix, à d'autres, deux, au roi qui ronfle, il en fait trois.

Le roi, en se réveillant, se promet bien de mettre la main sans plus tarder sur le voleur.

— Levez-vous ! crie-t-il à tous les dormeurs.

Les dormeurs se réveillent, se frottent les yeux, se lèvent.

— Passez devant moi, en revue ! commande le roi, sûr de son affaire.

Le premier qui se présente à lui est un parfait bonasse, qu'il connaît depuis longtemps. Il a une croix rouge, au milieu du front.

— Comment, toi ? s'écrie le roi, tu as fait insulte à ma princesse.

Mais le suivant porte aussi la même marque; un autre en porte deux.

— Ah, ah ! c'est à n'y rien comprendre, dit le roi. Effrontés que vous êtes, vous êtes donc tous allés voir ma princesse ?

Comme le roi passe devant la glace en patte d'oie, il aperçoit sur son propre front trois croix rouges. Surpris et stupéfait, il n'en revient pas.

— Comment, dit-il, je marche donc en rêve, la nuit !

Pas plus avancé que la veille, il donne congé à ses invités, puis se hâte de consulter de nouveau les trois philosophes qui,

comme toujours, passent et repassent la main sur leurs longues barbes blanches.

— Si vous voulez voir un homme embêté, dit le roi, regardez-moi !

— Comment, disent les philosophes, ébahis, c'est vous qui êtes allé dans la chambre de la princesse ?

— Faut croire que je suis somnambule.

— Vous n'avez pas une seule croix au front, sire, mais trois.

— Je me lève donc trois fois par nuit !

Les philosophes, à qui il reste encore un moyen, disent au roi :

— Sire, il faut l'avouer, la main basse et la croix indélébile sont en défaut. Mais nous avons encore un moyen, le meilleur de tous, celui de la bascule. Une fois que le voleur aura mis le pied sur cette bascule, nous le défions bien de s'échapper.

— La bascule ? demande le roi, curieux de savoir comment elle fonctionne.

— Sire, ce n'est pas très compliqué. Faites creuser un souterrain sous la chambre de votre princesse et placer, au seuil de la chambre, une bascule au-dessous du souterrain. Puis invitez les hommes de la ville

à un réveillon de minuit et gardez-les jusqu'au matin. Sitôt que le voleur mettra le pied sur la bascule, peti, petan, pan ! le voilà pris dans le souterrain, qui sera creux de douze pieds. Impossible pour lui d'en sortir.

Le roi, désireux de ne pas manquer son coup, cette fois-là, fait creuser un souterrain et installer une bascule qui joue à merveille.

— Sûrement, le voleur va se faire prendre !

Après avoir conté des histoires drôles, au réveillon, le roi prie ses invités de se coucher sur le parquet, comme la veille, et de rester jusqu'à l'aurore, pour ne pas déranger la ville endormie.

— Au cas où quelqu'un d'entre vous n'en serait pas averti, dit le roi, voici mon cabinet; la nuit, je ne veux pas être dérangé. De l'autre côté est la chambre de ma fille. Personne, je l'espère, n'aura l'audace d'aller lui faire insulte.

— Ah pour ça, protestent les hôtes, vous n'avez sûrement rien à craindre !

Dès que les invités sont endormis, le fin voleur se dit :

— Je suis bien bête de coucher sur le plancher.

Il part à pas carrés vers la chambre de la princesse, met le pied sur la bascule. Peti, petan, pan ! il culbute dans le souterrain. Il se relève, étourdi, et cherche à grimper sur les rebords. Mais en vain; ils sont lisses comme du verre.

— Pour le coup, me voilà pris !

Les hôtes, réveillés aux cris de « Au voleur, au voleur ! » que la princesse lance à tue-tête, se précipitent vers sa chambre pour la secourir. Du premier jusqu'au dernier, ils posent le pied sur la bascule. Peti, petan, pan ! les voilà au fond, le roi comme les autres.

— En voilà une belle affaire ! se dirent-ils, serrés dans cette cave à ne pas pouvoir respirer.

Pendant qu'ils luttent les uns contre les autres, le grand voleur lance un cri : « Au feu, au feu ! » Et il saute sur les épaules de son voisin, un grand diable dépassant de la tête tous les autres. Se cramponnant

au plancher en haut, il arrive tant bien que mal à se tirer de ce mauvais pas. Quelques-uns réussissent à en faire autant, mais le plus grand nombre y compris le roi, ne peuvent sortir que lorsqu'on leur tend d'en haut une échelle.

— Et de trois ! dit le roi, furieux, à ses vieux philosophes qui ne cessent, dans leur sagesse, de passer et repasser la main sur leurs longues barbes blanches. En les congédiant, le roi décide de ne plus prendre conseil que de lui-même. Il proclame que le voleur est l'homme le plus fin de la terre, puisqu'il a déjoué devins et philosophes.

— Si jamais je le tiens, s'écrie le roi, je le ferai écarteler. Mais comme je ne le tiens pas encore, il me faut un autre recours.

Il va parler tout bas à l'oreille de la princesse, qui se montre d'abord surprise, puis enchantée.

— Oui, oui ! elle veut bien se rendre à l'avis de son père, et elle lui souffle en souriant sa réponse.

— Je sais comment découvrir le fin voleur, qui est parmi vous : il vient de Valen-

ciennes. J'en ferai mon gendre, s'il veut bien se nommer.

— Parole de roi ? demande quelqu'un, dans la foule, derrière un idiot qui passe pour parler à tort et à travers.

— Parole de roi ! jure le monarque.

Chacun sait que tout roi a trois paroles. On lui demande encore :

— La dernière ?

— Idiot, de quoi te mêles-tu ! riposte le roi.

Comme personne ne parle plus, le roi, incapable de retirer sa parole, déclare :

— Oui, ma dernière parole !

Le voleur maintenant sûr de lui, s'avance vers le roi, en levant la main.

— Mon ami, demande le roi, que me veux-tu ?

— C'est moi, sire, qui ai tourné la pierre branlante de votre tour.

— Un gentilhomme aux mains blanches comme vous ? C'est impossible. Vous n'en auriez pas la force !

— C'est moi, qui, la nuit du bal, suis entré dans la chambre de votre princesse.

— Si c'est toi qui as insulté ma fille, donne-m'en la preuve.

— Sire, voyez la marque rouge à mon front.

— Regarde plutôt les miennes, répond le roi. J'en ai trois.

— Pour le coup, se dit le voleur, déçu, je me suis mal pris !

Mais il lui reste encore une ressource, la dernière.

— Faites venir votre princesse, dit-il au roi. Peut-être a-t-elle gardé quelque souvenir de mon passage, la nuit qu'elle m'a fait une marque rouge au front.

Le roi, appelant la princesse, lui demande :

— As-tu gardé quelque souvenir du voleur, la nuit que tu lui as fait une marque rouge ?

— Mon père, pour qui me prenez-vous ! Sûrement j'en ai gardé souvenir.

— Ma fille, quelle marque as-tu gardée de lui ?

— D'abord, ce voleur n'est pas seulement fin, mais il est galant. Il était venu chanter à ma fenêtre.

— A ta fenêtre ? N'est-il pas entré de plain pied dans ta chambre ?

— S'il y est entré, c'était pour me présenter les compliments de sa ville de Valenciennes.

— Te présenter les compliments de sa ville ! Comment a-t-il eu cette audace. Ce privilège n'appartient qu'aux princes, mes censitaires.

— Mon père, s'il n'est pas prince, hâtez-vous de l'ennoblir, car j'ai gardé de lui le meilleur des souvenirs.

— Ma fille, si tu le voyais en plein jour, le reconnaîtrais-tu ?

— Je le reconnaîtrais les yeux fermés, seulement à l'entendre.

— Belle princesse, dit le fin voleur de Valenciennes, depuis que je vous ai vue, je n'ai plus qu'un souhait pour le reste de ma vie. C'est de toujours vous rendre hommages !

— C'est lui, s'écrie la princesse, dans un transport de joie; je le reconnais !

— Fin voleur, dit le roi, il est trop tard pour réparer le mal. Il ne reste plus qu'à reconnaître le fait accompli. Comme j'en

ai donné ma dernière parole, je te fais prince du royaume et je te donne ma fille en mariage.

Le roi n'était d'ailleurs pas fâché d'avoir pour gendre un homme aussi fin que le voleur de Valenciennes. Il se souvenait que ses propres ancêtres avaient été voleurs de grand chemin, prélevant fortes sommes des passants qui n'osaient leur résister. Lui-même, suivant la coutume, continuait de forcer ses sujets à lui verser mailles et deniers, d'après une loi nouvelle, sa loi, la loi des impôts.

Cette loi, depuis, n'a jamais été révoquée. Les architectes du royaume, comme jadis, laissent toujours des pierres tournantes dans les tours construites de leurs mains pour y garder des trésors. Tout le monde cherche à faire branler ces pierres tournantes, sans toujours y réussir. N'est pas qui veut fin voleur de Valenciennes !

## LA BELLE JARRETIÈRE-VERTE

Une fois, il est bon de vous dire, c'était un roi et son seul fils Beau-Prince. Le roi lui demande, un jour, quel métier il veut apprendre.

— Mon métier, ce sera de jouer aux dés.

Se tournant vers lui, surpris, le roi remarque :

— Ce n'est pas un beau métier que de jouer aux dés.

— Mon père, j'ai fait mon idée, je la suivrai.

Beau-Prince part à la recherche d'un jeu de dés. Le long de la route, qui rencontre-t-il ? Bon-Évêque.

— Bonjour, monsieur Bon-Évêque !

— Bonjour, monsieur Beau-Prince ! Voulez-vous jouer une partie de dés ?

— Entendu ! jouons aux dés.

Les voilà qui jouent aux dés. Beau-Prince gagne la partie.

— Que me demandez-vous, monsieur Beau-Prince ?

— Que le château du roi mon père soit tout en or et en argent, supporté dans les airs par quatre chaînes dorées.

Bon-Évêque répond :

— Retournez chez vous, Beau-Prince. Ce que vous m'avez demandé sera accompli.

Beau-Prince, de retour au château, est fier de dire à son père :

— Vous prétendez que jouer aux dés n'est pas un beau métier. Et bien ! voyez votre château changé tout en or et en argent. Pas un roi n'en a d'aussi riche.

Le lendemain matin, Beau-Prince repart. Qui rencontre-t-il ? Bon-Évêque.

— Bonjour, monsieur Bon-Évêque !

— Bonjour, monsieur Beau-Prince !

— Voulez-vous jouer une autre partie de dés ?

— Oui, jouons aux dés !

Encore une fois Beau-Prince gagne la partie.

— Que me demandez-vous, monsieur Beau-Prince ?

— Que les bâtiments de mon père, aussi les animaux dedans, soient changés en or

et en argent, et soulevés par quatre chaînes dorées.

— Tel que vous me demandez, tel il sera fait.

Beau-Prince retourne chez le roi son père, et dit :

— Vous voyez bien qu'il n'y a pas de meilleur métier que jouer aux dés.

— Mon fils, tout ça est bel et bon. Tu as eu de la chance. Un autre coup, tu pourrais bien perdre.

Beau-Prince, le lendemain matin, repart. Qui rencontre-t-il ? Bon-Évêque.

— Bonjour, monsieur Bon-Évêque !

— Bonjour, monsieur Beau-Prince !

— Encore une partie de dés ?

— Oui, encore une partie !

Ils jouent aux dés. Voilà Beau-Prince qui perd.

— Que me demandez-vous, monsieur Bon-Évêque ?

— De venir me rencontrer, dans un an et un jour, à cent lieues au delà du soleil.

Beau-Prince retourne au château de son père, monte à sa chambre, s'y renferme pendant trois jours, sans boire ni manger.

Son père dit à la reine :

— Que peut bien avoir Beau-Prince ?  
Va donc le voir, à sa chambre. Peut-être  
lui est-il arrivé un malheur.

La reine demande à Beau-Prince :

— Qu'as-tu donc ? Prétends-tu vivre  
comme ça sans boire ni manger, enfermé  
dans ta chambre ?

Beau-Prince répond :

— Il y a bien de quoi. Dans un an et un  
jour, il me faudra aller rencontrer Bon-  
Évêque, à cent lieues au delà du soleil.

Le temps arrivé, sa mère lui prépare un  
sac de provisions, et il part en voyage. En  
route, il rencontre une vieille magicienne.

— Où vas-tu donc, Beau-Prince ?

— Rencontrer monsieur Bon-Évêque.

— Tu ne m'en diras tant ! Bon-Évêque,  
tu sais, ne vit pas à ma porte.

— C'est ce que je me dis et que je me  
répète. Comment me rendre à cent lieues au  
delà du soleil ?

— Beau-Prince, tu es bon garçon. Écou-  
te-moi ! Trois jeunes filles vont bientôt  
atterrir ici, au bord du lac. La plus jeune  
s'appelle la belle Jarretière-Verte. Avant

de se baigner, les sœurs vont déposer leurs robes sur un rocher et se changer en canes, pour mieux nager. Cache-toi parmi les herbes et, sans qu'elles puissent te voir, prends la jarretière de la belle Jarretière-Verte.

Beau-Prince ne manque pas de suivre le conseil de la vieille sorcière. Il s'empare de la jarretière verte. La belle Jarretière-Verte, ne trouvant pas sa jarretière, se met à la chercher de tous côtés, pendant que ses sœurs s'en vont sans elle, dans les airs. Beau-Prince se présente à la chercheuse.

— Est-ce toi, Beau-Prince, qui a pris ma belle jarretière ?

— Oui, je l'ai prise et je la garderai tant que tu ne m'auras pas traversé sur tes épaules de l'autre côté des eaux.

— Pourquoi me faire une telle demande, Beau-Prince ? As-tu perdu la tête ?

— Belle princesse, prenez-en votre parti !

La princesse se change en cane et, comme elle est fée, transporte Beau-Prince au delà des eaux.

— Beau-Prince, dit-elle, vois-tu le château de mon père, Bon-Évêque ?

Et Beau-Prince de penser :

— La belle Jarretière-Verte m'a donc transporté à cent lieues au delà du soleil !

La princesse continue :

— Mon père ne te fera pas bon accueil. La première nuit, il t'enverra coucher dans la cave, sur un tas de patates. Le lendemain, la tâche qu'il te donnera pour la journée, c'est de bâtir un bâtiment et de le couvrir tout en plumes, pour qu'il y puisse marcher en s'y enfonçant jusqu'aux chevilles. Pour cette besogne, il t'offrira une bonne et une vieille hache. Prends la vieille. Le surlendemain, il te commandera de vider dans ta journée un lac de cent lieues de longueur sur mille pieds de profondeur. Pour cette tâche, il t'offrira une chaudière neuve et un panier percé. Prends le panier percé. Le jour d'après il te fera construire sur un lac vide, dans la journée, un pont de cent lieues de long sur la largeur du lac.

Beau-Prince, le lendemain matin, cogne à la porte de Bon-Évêque: Pan, pan, pan !

— Que me veut-on ? demande Bon-Évêque.

— C'est moi Beau-Prince.

— Entrez, soyez le bienvenu, monsieur Beau-Prince !

Le soir arrivé, Bon-Evêque l'envoie se coucher à la cave, sur les patates. Ce n'est pas drôle pour un prince, habitué comme lui à un bon lit de plumes. Le matin arrivé, Beau-Prince cherche à lever la trappe. On l'avait barrée avec un gros madrier.

Beau-Prince se lance de toutes ses forces et envoie voler la trappe et le madrier à mille pieds en l'air. Ses forces nouvelles lui viennent de la belle Jarretièrre-Verte qui le protège, parce qu'elle l'aime déjà.

— Monsieur Beau-Prince, dit Bon-Évêque, comme vous êtes violent ! Vous rouvrez bien rudement ma cave. Aujourd'hui, votre tâche est de construire un bâtiment et de le couvrir en plumes, pour que j'en aie jusqu'à la cheville. Quelle hache préférez-vous pour la besogne : la neuve ou la vieille ?

— La vieille !

— Vous n'êtes pas trop bête, monsieur Beau-Prince.

Beau-Prince, la vieille hache à la main, s'en va bâtir sa grange. Une fois la charpente dressée et le toit posé, il se tient

debout sur le faite. Un volier d'oiseaux passe. Il l'abat en entier avec sa hache, sur le toit.

Il se souvient que la belle Jarretière-Verte, au passage le matin, lui avait soufflé à l'oreille :

— Tu garderas une plume dans ta poche.

Aussi garde-t-il une plume. Vers le soir, il s'en va remettre son ouvrage à son maître. Bon-Évêque grimpe sur la grange et se met à marcher dans la plume. Il en avait jusqu'aux chevilles.

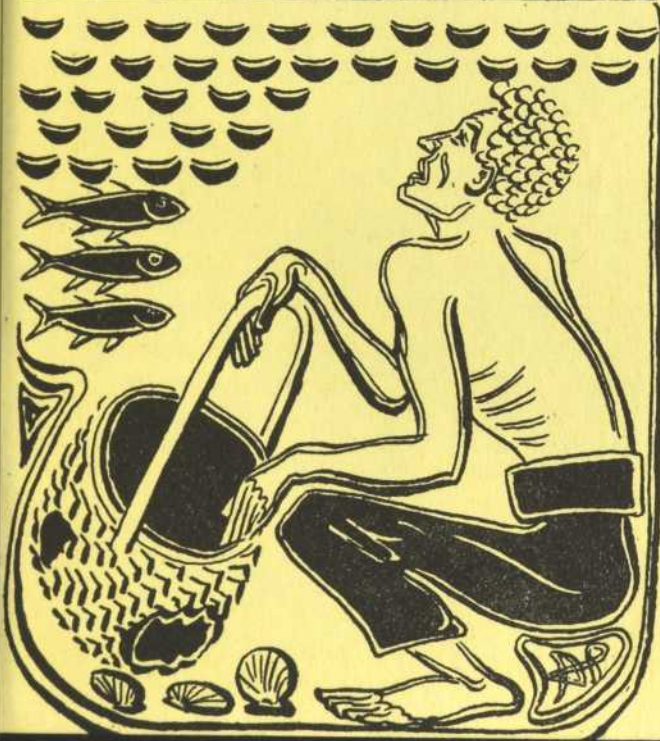
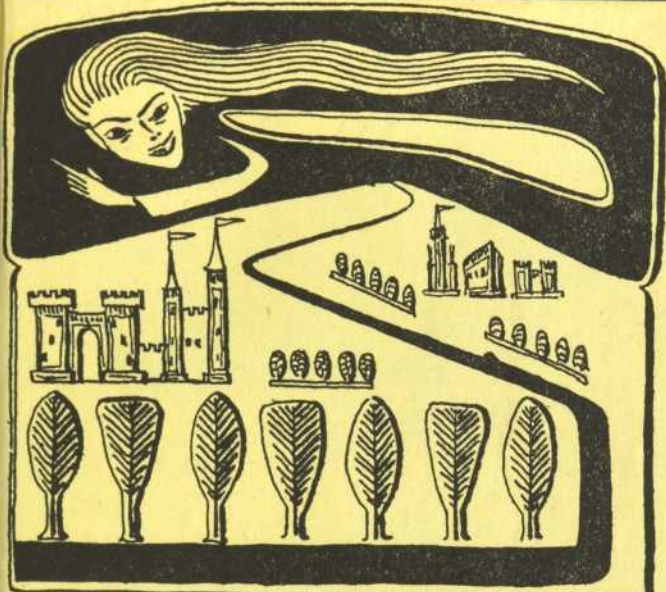
— L'ouvrage est-il comme il le faut ? demande Beau-Prince.

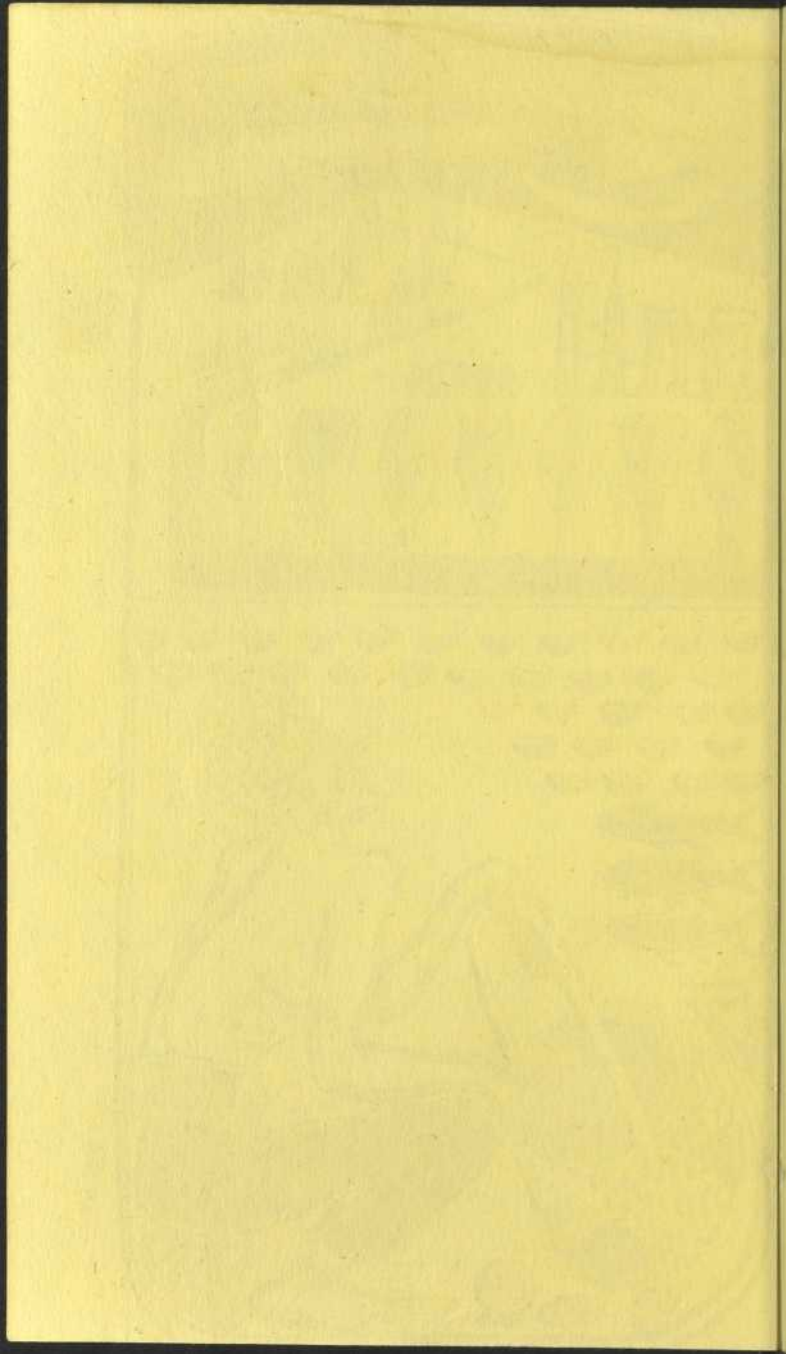
— Mais non, il y manque une plume.

— Monsieur Bon-Évêque, voilà la plume que vous cherchez.

Le soir, Beau-Prince doit encore coucher sur le tas de patates dans la cave. Pas de bonne humeur, le matin, il envoie le madrier qui retient la trappe voler à mille pieds en l'air. Le madrier, en retombant, casse une jambe à madame Bon-Évêque.

— Mais, monsieur Beau-Prince, vous me démontez. De ce train-là, vous finirez par tous nous tuer. Voilà une autre tâche à





accomplir dans la journée. C'est de vider ce lac de cent lieues de longueur et de mille pieds de profondeur. Pour la besogne, voici une chaudière neuve et un panier percé. Lequel préférez-vous ?

— Le panier percé.

— Ma foi, il n'est pas trop fou, ce Beau-Prince.

Beau-Prince, au bord du lac, se met à en vider l'eau à l'aide de son panier tout percé. L'eau s'écoule à mesure. Pauvre prince, il n'en taillait pas grand ! La belle Jarretière-Verte passe par là, en petit nuage blanc, et elle dit :

— Beau-Prince, quand tu voudras que ton ouvrage se fasse, tu n'auras qu'à murmurer : A moi, belle Jarretière-Verte ! et je viendrai à ton secours.

Beau-Prince ne manque pas de suivre les conseils de la bonne fée, son amie.

Sur le soir, le lac était vidé à sec. Bon-Évêque arrive et, surpris, dit :

— La Jarretière-Verte a dû t'aider.

— De belle Jarretière, je n'en connais point.

Bon-Évêque, le lendemain matin, envoie

Beau-Prince construire un pont de cent lieues de long sur la largeur du lac vide.

Bien en peine, Beau-Prince ne sait pas comment exécuter cette besogne, lorsque la princesse, déguisée en souris blanche, vient lui donner le conseil de la journée prenante.

Au bord du lac vide, Beau-Prince se met à lancer des cailloux à droite, à gauche. Mais cela ne sert à rien. Il se couche et, avant de s'endormir, il se dit :

— Quand le temps sera venu, je penserai à ma belle Jarretière-Verte, et le pont se bâtira.

Il s'endort, se met à ronfler comme un moine. Sur le soir, il se réveille en sursaut :

— Pristi, il est temps ! Accourez à moi, belle Jarretière-Verte !

La princesse arrive en souris blanche, et dit :

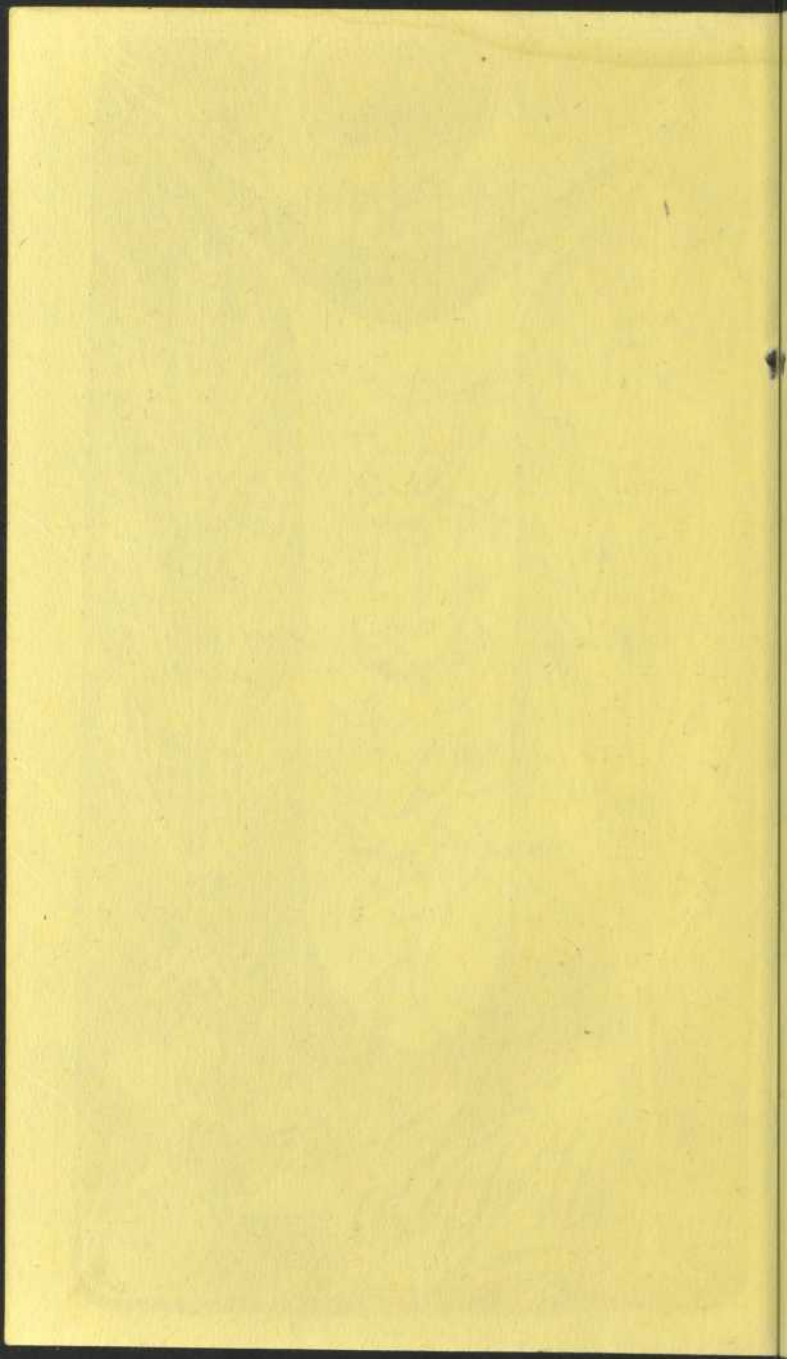
— C'est tout juste si tu t'es réveillé à temps.

Elle se met à la besogne et en un clin d'œil voilà le pont construit. La poussière s'en soulève à cent lieues à la ronde.

Beau-Prince va dire à Bon-Évêque :

— Venez recevoir votre pont !





Bon-Évêque n'en revient pas. Il s'en va chercher sa vieille femme et, dans un carosse tiré par deux chevaux noirs superbes, portant harnais blanc, il revient pour traverser le lac vide sur le pont merveilleux.

Avant de s'y engager, il dit :

— Monsieur Beau-Prince, venez « recevoir » votre ouvrage avec moi.

— Non, monsieur Bon-Évêque ! quand j'ai à recevoir de l'ouvrage, moi, je le reçois tout seul.

Bon-Évêque et sa femme sont bien obligés de voyager seuls sur le pont neuf. C'est tout juste s'ils peuvent y respirer, tant la poussière les enveloppe.

Bon-Évêque, le même soir, dit à Beau-Prince :

Vous avez bien exécuté vos travaux ! Il ne me reste plus qu'à vous inviter à aller passer la veillée avec ma Jarretière-Verte, dans sa haute chambre.

Beau-Prince ne demande rien de mieux, lui qui aime à la folie la belle princesse.

Le voyant entrer, la Jarretière-Verte dit :

— C'est l'heure du danger. Mon père aiguise son grand couteau pour te tuer.

Mais ne crains rien. J'ai ici des bottes de trois lieues au pas.

— Ces bottes sont-elles bonnes pour deux — pour toi et pour moi ?

— Pour deux autant que pour un, dit la princesse.

— Sauvons-nous ensemble ! Jamais je n'aurais consenti à partir sans toi.

— Beau-Prince, avec toi j'irais au bout du monde. Mais avant le départ, je laisse ici un pois et une fève. Ils vont sauter eux-mêmes une fois du plancher au plafond, l'autre, du plafond au plancher. En sautant, ils feront : Ho treu dehaha ! Ho treu dehaha ! tout comme si, toi et moi, nous étions à jouer au treu.

Pendant que la Jarretière-Verte et Beau-Prince s'enfuient dans les airs trois lieues au pas, Bon-Évêque attend au bas de l'escalier en tenant son couteau tranchant. Après une heure, il dit :

— Monsieur Beau-Prince, ne croyez-vous pas que vous avez joué assez longtemps au treu ?

Mais le treu dehaha continue de plus belle, ho treu dehaha !

— Monsieur Beau-Prince, je vous le dis et vous le redis, il est grand temps de descendre !

— Ho treu dehaha ! Ho treu dehaha !

Bon-Évêque monte à pas carrés, si bien que tout le palais en branle. Arrivé sur le haut du palier, il reste estomaqué. Seuls un pois et une fève sautent du plancher au plafond et du plafond au plancher, en disant l'un à l'autre Ho treu dehaha ! Il redescend quatre par quatre en criant :

— Vite, ma bonne femme, donne-moi mes bottes de sept lieues au pas !

Bon-Évêque donne de plus belle après les fugitifs qui, eux, ne perdent pas leur temps.

La Jarretière-Verte se retourne et dit :

— Beau-Prince, mon père s'est mis à notre poursuite. Il en gagne sur nous. Quand il sera tout près, avertis-moi !

L'instant d'après, Beau-Prince dit :

— Le voilà sur nos talons.

La Jarretière-Verte prend dans sa tunique une brosse et la lance derrière elle. A Bon-Évêque, son père, cette brosse paraît

être une montagne de brosses. Bon-Évêque, déconcerté, s'arrête et pense :

— Qui aurait cette montagne de brosses en aurait pour toute une vie à se broser. Faut que je le dise à ma bonne vieille.

Il s'en retourne au palais, lui raconter l'affaire.

— Fou à lier ! qu'elle lui dit. Ne sais-tu pas que c'est une brosse que t'a jetée notre fille la Jarretière-Verte. Moi, je vas aller régler son affaire.

La câline à pic sur la tête, madame Bon-Évêque chausse les bottes de sept lieues et se met aux troussees des fugitifs. La Jarretière-Verte se retourne et, à la vue d'un nuage de poussière qui approche vite, elle dit :

— Beau-Prince, c'est ma mère qui arrive, cent fois pire que mon père. Je vois d'ici sa câline.

Aussitôt, elle jette une goutte de salive derrière elle. La salive se change en un lac. Et elle se change en un canard, accompagnée de Beau-Prince, le mâle auprès d'elle.

La vieille femme reconnaît les fuyards. Prenant à la main un sac d'avoine dans les

replis de sa jupe, elle jette l'avoine sur la rive:

— Mes petits, mes petits, voilà de la bonne avoine !

Beau-Prince se lance pour becquetter l'avoine, mais la Jarretière-Verte l'en empêche, à force de coups de becs.

Fâchée et la câline redressée sur la tête, la mère gronde:

— Ne dis rien, ma vilaine ! Tu te souviendras de ta fredaine, faluron dondaine !

La Jarretière-Verte demande à Beau-Prince, dans le langage des canards:

— Coin, coin, coin ! Tu n'entends pas ce que ma mère vient de dire ?

— Coin, coin, coin ! pas un traître mot.

— Eh bien ! A partir d'ici, il faut que tu t'en ailles seul au palais de ton père. Je ne peux pas avec toi faire un pas de plus. C'est ce que ma mère, en son langage, vient de jargonner.

— Quelle pitié ! Tout allait si bien à deux, avec ces bottes de trois lieues au pas.

— Ne perds pas tout espoir. Nous nous retrouverons un jour, si tu te gardes de te laisser embrasser par une autre que moi.

Un seul baiser te ferait oublier tout ce qui s'est passé entre nous pendant ton voyage au delà du soleil. Mais si tu me restes fidèle, nous nous marierons, dans un an et un jour.

Bien attristé, Beau-Prince continue seul son voyage. Arrivé, après une longue absence, au palais de son père, il prétend être trop fatigué pour rien expliquer. Il monte à sa chambre, se couche dans son bon lit, pour reprendre le sommeil qu'il a perdu dans l'autre monde.

Apprenant le retour de Beau-Prince, sa marraine, la voisine, accourt en visite. Les serviteurs lui disent :

— Mais il dort. Attendez qu'il se réveille !

Sans écouter, la marraine monte les escaliers, entre dans sa chambre. Elle est si heureuse de le reconnaître, qu'elle l'embrasse, pendant qu'il dort d'un profond sommeil.

Beau-Prince se réveille. Il est frais et reposé. De ses souvenirs au royaume par delà le soleil, il n'en a rien gardé. Quand on lui demande de raconter ses aventures, il répond :

— Quelles aventures ?

Il a si bien oublié la belle Jarretière-Verte que, étant en âge au bout d'un an et un jour, il se met en frais de se marier. Le roi, son père, invite tous les notables du royaume à assister à la fête. Le jour des noces arrivé, tout le monde est sur les lieux, la Jarretière-Verte parmi les autres — elle n'a pas manqué de se tenir au courant de tout ce qui se passe.

Pendant les noces, les invités sont assis à la grande table du banquet, mangeant, chantant des chansons de mariage et racontant de belles histoires. La Jarretière-Verte elle, assise au bout de la table, reste silencieuse, sans un mot ni un sourire. Son tour arrivé de chanter ou de dire, on lui fait la remarque :

— Mademoiselle, n'avez-vous pas une chansonnette à nous turluter ?

— Non, répond-elle, je n'ai qu'une petite curiosité à vous montrer.

Rien n'attire l'attention plus qu'une curiosité. La voilà, mise devant elle, sur la table.

C'est un petit coq et une petite poule. La poulette court autour de la table, faisant

Pit pit pit pit ! S'arrêtant, elle demande :

— T'en souviens-tu, mon petit coq, quand tu as gardé ma jarretière verte ? Je t'ai transporté sur mon dos au delà des eaux ?

— Non ! répond le petit coq.

La poulette, déçue, répond :

— Mon petit coq, ta mémoire est bien courte. Te souviens-tu du jour où tu as couché à mes pieds sur la rive, cent lieues au delà du soleil ? Je t'ai envoyé, le lendemain matin, au château de mon père, Bon-Évêque.

— Non !

— Tu as le cœur dur, mon petit coq. Te souviens-tu, te souviens-tu...

Et elle court autour de la table, faisant Pit pit pit pit !

T'en souviens-tu, mon petit coq, quand je t'ai aidé à construire, dans ta journée, un bâtiment couvert de plumes ? Il y avait assez de plumes pour qu'on y enfonce, en marchant, jusqu'à la cheville. T'en souviens-tu, t'en souviens-tu ?

— Non !

Encore une fois la petite poule fait le tour de la table, Pit pit pit pit !

— Tu as donc tout oublié, mon petit coq. Tu as le cœur dur comme la pierre. T'en souviens-tu quand je t'ai fait construire, dans ta journée, un pont de cent lieues de long, sur un lac vide de bord en bord. Pour mieux t'aider, je ne me suis pas montrée en femme à toi, mais en souris blanche.

— Non, répond le petit coq. Je ne m'en souviens point.

— T'en souviens-tu, mon petit coq, quand mon père t'a envoyé veiller avec moi, dans ma haute chambre ? Un pois et une fève se sont mis à sauter au plafond en faisant Ho treu dehaha ! Ho treu dehaha !

— Non ! répond le petit coq, en adoucissant le ton.

— Tu as le cœur dur, cent fois plus dur que la pierre. Te souviens-tu quand mon père s'est mis à notre poursuite, chaussant ses bottes de sept lieues ? J'ai lancé une brosse derrière moi pour le retarder. La brosse lui a paru être une haute montagne.

— Non, non ! répond le petit coq, avec un doute dans la voix.

— Cœur dur que tu as, mon petit coq ! T'en souviens-tu, quand ma mère, à son

tour, s'est lancée à notre poursuite, la câline à pic sur la tête et les oreilles dans la chevelure ?

— Non, non ! Pourquoi toujours me demander la même question ?

— Tu me crèves le cœur, mon cher petit coq. T'en souviens-tu quand ma mère a crié : Faluron dondaine, tu te souviendras de ta fredaine !

Le petit coq, tout joyeux, change de ton :

— Oui, oui, je m'en souviens.

Aussitôt la mémoire revient aussi à Beau-Prince. Il se rappelle la Jarretière-Verte, aussi son voyage à cent lieues au delà du soleil.

La petite poule fait encore le tour de la table en caquetant Pit pit pit pit ! Et elle termine :

— T'ai-je enfin gagné, mon petit coq ?

Tous les conviés, autour de la table du banquet, applaudissent en disant :

— Oui, la petite poule a gagné le petit coq.

Beau-Prince dit :

— C'est moi, le petit coq !

Et la belle Jarretière-Verte s'écrie :

— C'est moi, la petite poule !

— Foi de roi, puisque c'est là la vérité, Beau-Prince, tu vas te marier à la belle Jarretièrre-Verte.

Dans ce pays-là, les noces se faisaient quatre jours avant le mariage. Beau-Prince n'a pas manqué, prenez-en ma parole, d'épouser la Jarretièrre-Verte, la plus jeune des trois filles de Bon-Évêque, dont le château merveilleux est à cent lieues au delà du soleil.

Le roi clot la fête en disant :

— Mon fils Beau-Prince, terminons par où tu as commencé. Tu prétendais que jouer aux dés est un métier comme un autre. Je n'étais point d'accord. Mais j'avoue qu'il ne t'a pas trop mal réussi.

A quoi Beau-Prince ajoute :

— A présent que j'ai gagné ma princesse, je ne voudrais pas de toute ma vie jouer une autre partie de dés.

— Tu as raison, mon fils. Pour ma part, mon temps est fait. Je te cède ma couronne et mon royaume.

Quant à moi, ils m'ont renvoyé ici, vous raconter le conte de la belle Jarretièrre-

Verte. Quit quit quit, j'ai pilé sur la queue de la petite souris, mon conte est fini.

## SOURCES

1. *Le fin voleur de Valenciennes*, tiré principalement de la version No 1. de Narcisse Thiboutot, publiée dans *Journal of American Folk-lore*, janvier - mars, 1917, pages 125-130. Thiboutot, un jeune meunier, me la raconta, en août 1915, à Sainte-Anne-de-la-Pocatière, Kamouraska. Il l'avait apprise, environ dix ans auparavant, d'un nommé Tabel (?) Dionne, âgé de 65 ans, au même endroit. No 2. Le même mois, une autre version de ce conte, sous le nom du « Grand voleur provincial », fut recueillie du vieil Achille Fournier, fameux raconteur, au même lieu. No 3. En 1918, François Saint-Laurent, de La Tourelle (Sainte-Anne-des-Monts), Gaspé, m'en donna la version la plus complète, dont j'ai tiré ici plusieurs éléments; elle lui avait été racontée par Antoine Dupuis surnommé « Saint-Igan » (de Sartigan, comté de Lévis). No 4. En 1945, Alphonse Jean, d'Amqui, comté

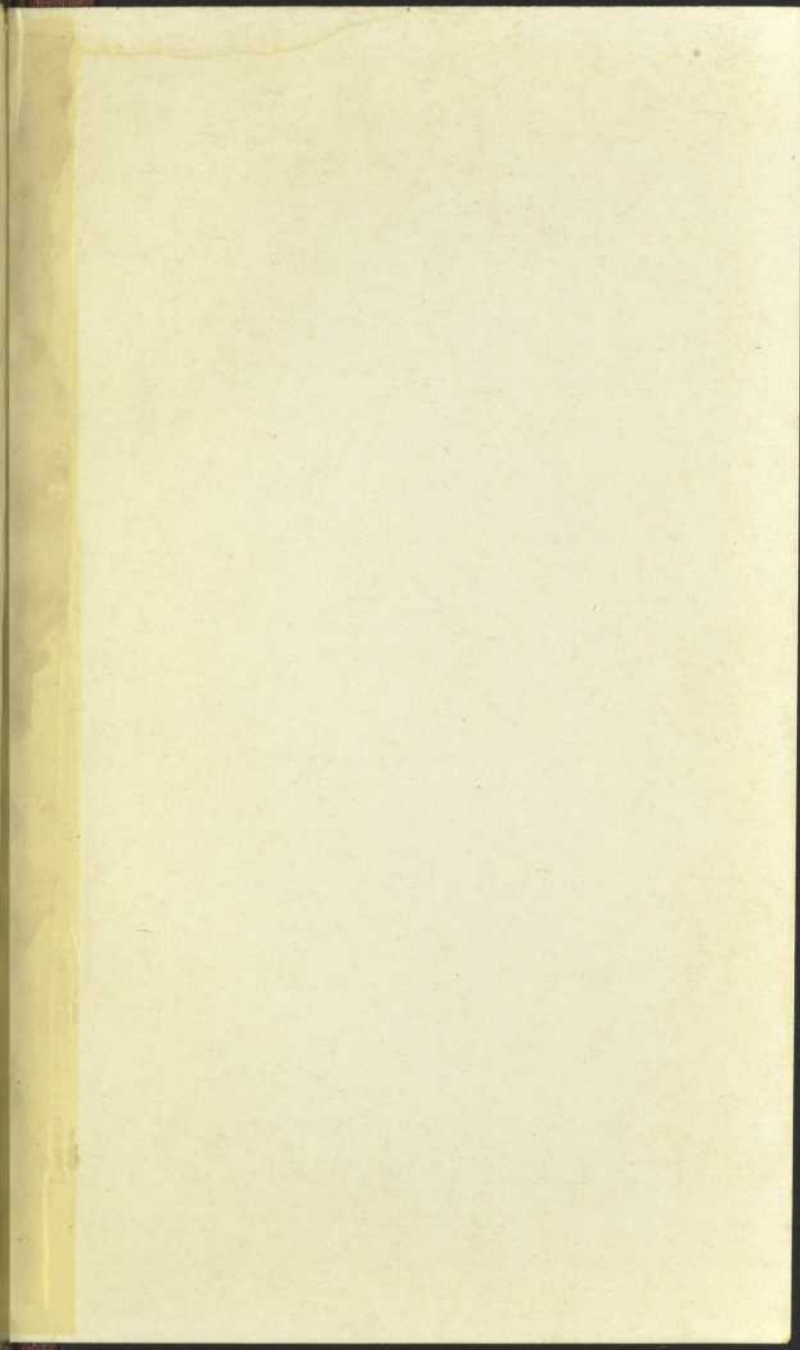
de Matapédia, me raconta en présence de Marcel Rioux une autre version intitulée « Le grand voleur de Paris et le grand voleur de Balancier » (Valenciennes), qu'il avait apprise de son frère Zéphirin.

2. *La belle Jarretière-Verte*, conte recueilli d'Achille Fournier, à Sainte-Anne-de-la-Pocatière, Kamouraska, en 1915. Il l'avait appris d'un Canadien, dans les « chantiers » du New-Hampshire. Publié au complet dans *The Journal of American Kolk-lore*, janvier-mars, 1917, pages 36-46.

## TABLE DES MATIÈRES

Le fin voleur de Valenciennes	... ..	3
La belle Jarretière-Verte	... ..	37
Sources	... ..	62

*Achevé d'imprimer à Montréal (Canada)  
le dix août mil neuf cent cinquante  
sur les presses de Thérien Frères Limitée.*



# Les Contes du Grand-Père Sept-Heures

---

- 1ère Série : LE PHÉNIX DORÉ
- 2ème Série : LE FIN VOLEUR DE VALENCIENNES  
suivi de :  
LA BELLE JARRETIÈRE VERTE
- 3ème Série : LA PRINCESSE DU TOMBOSO  
suivi de :  
TARABON  
LE DRAGON DE FEU
- 4ème Série : L'EAU QUI RAJEUNIT  
suivi de :  
LES CHEVEUX D'OR
- 5ème Série : LA FONTAINE DE PARIS  
suivi de :  
POISVERT JOUE DES TOURS  
MONSIEUR MICHEL MORIN  
LE BONHOMME OUI-OUI  
LE BÂTON D'OR  
L'OEUF DE JUMENT  
LE P'TIT P'TIT MARI  
JEAN BARIBEAU
- 6ème Série : LA BAGUE DE VERTU  
suivi de :  
SALADE ET POMMES D'OR  
THOMAS-BON-CHASSEUR

*Plusieurs autres séries en préparation*

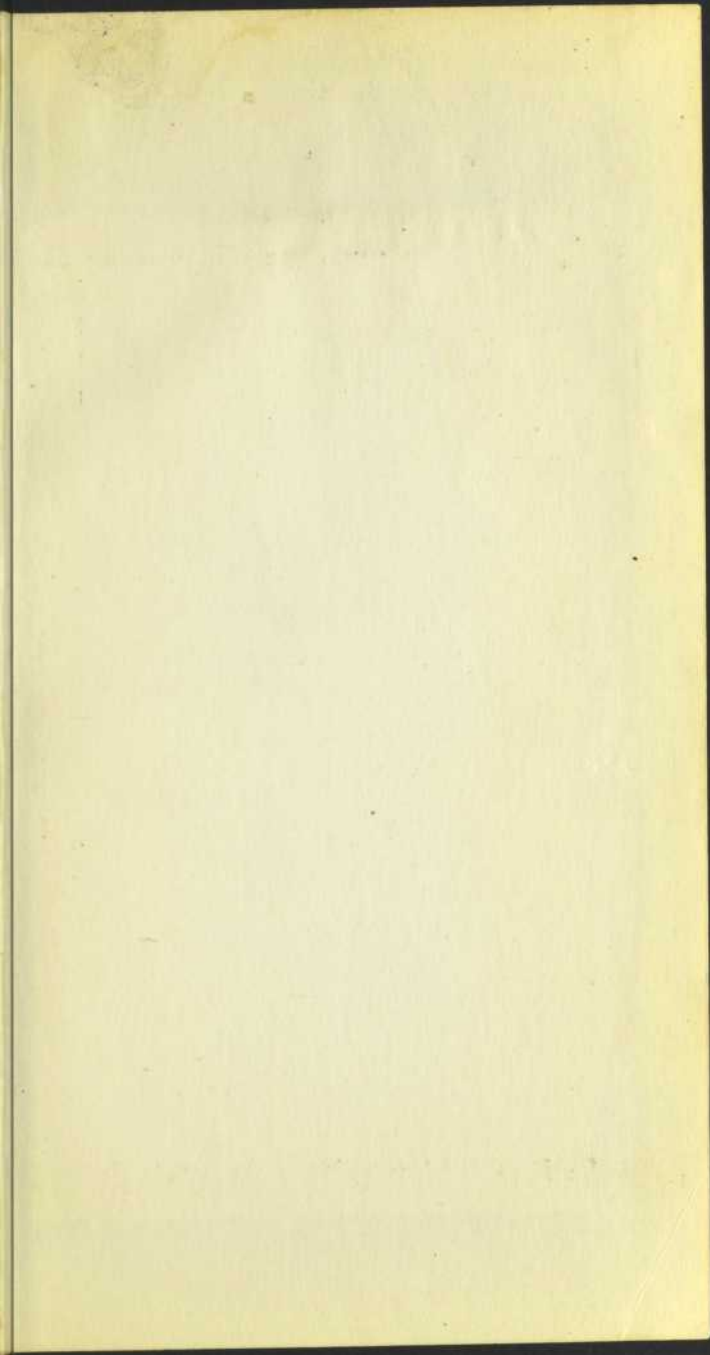
**LES ÉDITIONS CHANTECLER**

Ltée

8125, ST-LAURENT

MONTRÉAL-14

DUpont \* 5781





398.4  
B

245255  
V.7.



BNQ



000 435 490